

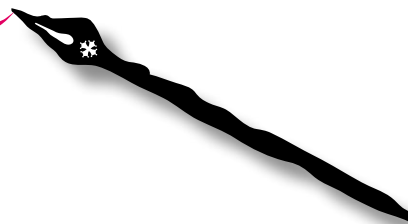


# Prix d'écriture Claude Nougaro

édition 2010-2011

Catégorie Nouvelle

## Comptine



par Claire Germain

**CLAIRE GERMAIN** | 21 ans

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours aimé les histoires. J'ai aimé les entendre, les lire et enfin les raconter. Toute petite j'en écrivais déjà.

Après des études en filière littéraire avec option théâtre, je suis rentrée à la Sorbonne où je termine actuellement une Licence 3 en Etudes Théâtrales.

Il me semble que l'écriture a d'abord été pour moi le moyen de m'approcher au plus près du récit, des mots, d'en pénétrer le cœur. Puis, petit à petit, mes écrits sont devenus plus personnels et mon écriture a évolué.

Pièces de théâtre, scénarii, poèmes, romans... je n'ai pas de préférence pour un genre particulier mais une admiration pour certains auteurs parmi lesquels : Oscar Wilde, Jean-Philippe Jaworsky, Sarah Kane, Neil Gaiman ou encore Jules Laforgue, chacun dans leur catégorie.

*Comptine* est née en écoutant une amie raconter un rêve récurrent dans lequel elle fuyait un danger invisible, de lieu improbable en lieu improbable. Son rêve commençait toujours devant la porte de sa cave et se terminait avant qu'elle ne soit rattrapée. Elle ne parvenait jamais à échapper totalement à ses poursuivants, ni à vraiment s'assurer qu'ils étaient bien là : elle courrait sans un regard en arrière jusqu'à se réveiller.

En sélectionnant *Comptine*, ma première nouvelle, le prix Nougaro m'a donné confiance et a confirmé mon intuition : je veux être écrivain.

Aujourd'hui je travaille sur une idée de pièce très courte et réfléchis aussi à la rédaction d'une histoire sur des pirates du ciel... juste pour me faire plaisir !



Avec une lenteur terrible, elle tendit les doigts vers la porte de la cave.

Elle sentait leur présence haineuse dans son dos, leur voracité et leur désir, mais se contraignit à l'immobilité. Elle savait, quelque part au fond d'elle-même, qu'ils se jetteraient sur elle au moindre de ses mouvements. Une à une, elle referma ses phalanges sur la poignée. Ses jambes se contractèrent dans l'urgence de la fuite, ses poignets se mirent à trembler. Puis vint le moment où elle pensa : *Maintenant !*

Elle précipita le battant contre le mur et bondit dans les escaliers comme une bête traquée, dévalant quatre à quatre les degrés humides qui s'enfonçaient en spirale, à l'infini. Elle entendit la porte claquer en se refermant mais ne se retourna pas. Elle ne devait pas, elle ne devait en aucun cas se retourner.

De l'obscur remontait un flot d'insectes indistincts. Elle les devinait passer entre ses pieds, cloportes, cafards et scolopendres, et des araignées larges et industrielles. Elle leur était reconnaissante, malgré son dégoût, de se presser ainsi pour faire barrage à ses poursuivants. Une porte surgit, ronde et épaisse, bardée de ferronneries rouillées, rassurante dans son austérité. Elle la heurta, paniqua à l'idée de la trouver close, lui donna plusieurs coups d'épaule avant de comprendre qu'elle s'ouvrait vers l'intérieur. Elle la franchit et tira les verrous derrière elle.

La cave était étrangement vaste. À tel point qu'à vrai dire, on n'en voyait ni le début ni la fin. Le sol, les parois et la voûte étaient de la même pierre gris pâle. En son centre, un canal brillait doucement, bleu et clair comme un torrent de montagne.

La salle devint soudain un entrelacs labyrinthique de ponts de toutes sortes, posés, superposés sans suite et sans ordre, certains très arqués, d'autres anguleux, d'autres presque plats. Ici, une grosse construction en pierre de taille supportait un passe-building en verre. Là, une élégante passerelle métallique en enjambait une autre de bois, à la japonaise. L'onde clapotait contre les rives comme une petite musique de nuit.

La porte arrachée de ses gonds fut projetée avec fracas jusque dans l'eau, soulevant une gerbe qui éclaboussa tout alentour. Ils n'avaient pas abandonné.

Elle détala, brûla le pavé sur quelques mètres pour creuser la distance, dépassa quatre ponceaux, un aqueduc et bifurqua au hasard vers un large pont trapu, bordé de lampadaires et de petites statues romantiques. L'une d'elle, un jeune trouvère portant harpe longue et courte cape, lui désigna une trappe dissimulée dans la voie. Il cligna de l'œil, dressa l'index devant ses lèvres de fille et reprit sa pose.

Sans hésiter, elle souleva la trappe et plongea.

Elle sentit le vide.

Sentit l'onde glaciale.

Puis le vide à nouveau.

Elle atterrit brutalement dans un vieux fauteuil rouge.

Elle ne prit pas le temps d'admirer le superbe théâtre à l'italienne dans lequel elle avait atterri : ils ne tarderaient pas à retrouver sa trace. Sans accorder un regard aux angelots dorés qui, du plafond, la fixaient de leurs yeux vides, elle s'élança au-dessus de la fosse d'orchestre, sur la scène. Elle glissa sur le plateau ciré.

La toile de fond ne représentait pas un décor, mais le conte *La Princesse et la Grenouille*. C'était la scène du puits et le château se détachait à l'arrière plan, rose et brun sur un ciel de crépuscule. On avait tenu une bougie trop près du tissu et le bras de la petite princesse, que sa robe pâle laissait nu, était bruni et taché, comme vieilli. Le batracien s'en amusait visiblement.

Elle se redressa en frissonnant. Le crapaud tourna sa tête putride vers elle.

– *Les rats quittent le navire, croassa-t-il. Tu devrais en faire autant.*

Elle se jeta dans les coulisses à la suite des rongeurs. Il y eut un vacarme épouvantable, comme un milliard de pieds pilonnant du bois sec. Ils arrivaient. Elle aurait voulu aller plus vite, mais les rideaux s'enroulaient autour de son cou, les accessoires se déversaient sur elle, les portants se jetaient en travers de sa route et elle devait lutter comme une furie pour avancer. Elle lançait par-dessus son épaule

tout ce qu'elle parvenait à saisir, bouquets artificiels, lames en fer blanc, lourdes robes de duchesses, autant pour se frayer un chemin que pour obstruer le leur.

Une tenture verte enfin, plus pesante et plus empoussiérée encore que les précédentes, se leva sur une bibliothèque circulaire et haute, dont les immenses fenêtres illuminaient des murs couverts d'ouvrages aux tranches émeraude. Cette nouvelle clarté la fit vaciller un instant.

– *QU'EST-CE QUI TE PREND ?* s'écrivit brutalement un livre ouvert sur une table, *NE T'ARRÊTE PAS, IDIOTE !*

Avisant un couloir entre deux étagères, elle s'y engouffra. Il était entièrement tapissé de miroirs mais elle n'avait qu'un reflet, sur sa droite, près duquel un chat tigré se mouvait en sauts légers.

– *Courage*, miaula-t-il, *plus qu'un petit effort !*

Ils étaient proches à présent. Elle les entendait se presser contre les glaces en crissant. Et elle était à bout.

– *On y est presque !* fit le chat.

Elle accéléra encore. Mais au bout du corridor il n'y avait qu'un autre miroir et son image qui courait à sa rencontre.

– *Ne ralentis pas ! D'autres l'ont fait avant toi !*

Elle n'avait de toute façon pas le choix, car ils la talonnaient. Elle devinait leur haleine sur sa nuque, de plus en plus brûlante à mesure qu'elle rejoignait son reflet déformé par la terreur. Il lui sembla qu'on la frôlait.

– *Courage !* Répéta le chat.

Elle traversa le miroir.

S'effondrant dans la terre boueuse elle se retourna juste à temps pour voir une muraille de ronces se dresser derrière elle. Elle se mit sur les

genoux et tenta de reprendre son souffle. Elle aurait sans doute dû se lever, repartir, mais elle n'y parvenait pas. Elle haletait.

– *N'aie crainte, sourit un loup assis près d'elle, ils n'aiment pas la plaine, on y voit trop loin. Tu peux te reposer.*

Il la salua d'un hochement de tête et s'éloigna nonchalamment.

Sur la prairie, l'aube se levait juste, et avec elle une brume langoureuse. Un choucas s'envola au loin. Il faisait un peu froid et elle décida de marcher pour se réchauffer, foulant les herbes folles et la bruyère. Ce pré encore engourdi irradiait de romantisme, lieu de duel où, d'un fleuret ou d'une balle, on visait au cœur à travers un brouillard rêveur. C'était une promenade galante fleurie de mauve comme le ciel, un havre parfait, un refuge de poète dans l'aurore qui venait. Elle y flâna jusqu'à ce que le jour fût presque installé.

Elle aperçut alors une maison. Elle s'en approcha, frappa, appela, en fit le tour, mais personne ne répondit. Elle poussa le vieil huis. C'était ouvert, elle entra.

Elle se sentait presque chez elle dans cet endroit tout encombré de bibelots délicats. Elle caressa un napperon de dentelle, fit tinter du bout des doigts un vase de porcelaine, goûta la soupe qui refroidissait dans la cuisine. Elle se retint de justesse de s'asseoir au piano qui trônait dans le salon en réalisant son impolitesse et se contenta de passer la tête dans chaque pièce à la recherche du propriétaire.

Alors que, ayant avisé une volée de marches, elle envisageait de monter à l'étage, une sensation de danger la frappa au creux des reins. Elle n'était plus sauve. Elle n'était plus seule. Ils étaient là.

Avec une lenteur terrible, elle tendit les doigts vers la porte de la cave.